

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH.

Mecredi. (1799) Les français envahissent le pays des Grisons, sous les ordres de Massena, et entrent en vainqueur à Coire.

MONTEVIDEO.

mars 5 1844.

Nous avons reproduit dans notre numéro d'hier en indiquant la source et sans en garantir l'authenticité un article de la Gazette de Brême, que le "Nacional" avait déjà publié. Que nos deux délégués soient arrivés en France et aient été présentés au ministre, cela est un fait certain et dont nous tenons les preuves; mais que M. Guizot ait fait la promesse "d'intervenir énergiquement" en faveur de la population française de Montevideo, c'est là un fait dont nous laissons toute la responsabilité à l'éditeur de la Gazette de Brême.

Pourtant, quelque probabilité mérite d'être accordée à cette nouvelle qui pour être prématurée, n'est pas entièrement dénuée de vraisemblance; surtout si on se rend compte des sympathies qui unissent M. Guizot à l'Angleterre. Tout porte à croire que le cabinet anglais se prononcera s'il ne l'a déjà fait, en faveur d'une intervention ou tout au moins d'une médiation, pour faire cesser un état de chose, aussi préjudiciable aux intérêts de la Grande Bretagne, qu'à la sécurité des sujets anglais. M. Guizot en suivant cette fois, comme il l'a fait depuis quatre ans, l'impulsion de l'Angleterre, aura du moins l'assentiment général; et la nouvelle d'une intervention, n'eût-elle pour but, que l'exécution pleine et entière du désastreux traité Ma-

FEUILLETON.

LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE.

ÉPIQUE DE LA GUERRE DES ANTILLES, EN 1809.

(Suite.)

II.

LE DIAMANT.

En ce moment Fontanges rejoignit son ami et le navire éloigné fut l'objet d'un sérieux examen. Il approchait sensiblement et son fanal fut de nouveau hissé à la tête de son mât de misaine; c'était évidemment un signal qu'il faisait au rocher.

Comme le poste désarmé n'était plus tenable contre une attaque en règle et que d'ailleurs le but de l'entreprise était complètement atteint, il fut résolu unanimement de se remorquer pour regagner le Fort-Royal. Il était vraisemblable que la fusée d'alarme partie du haut du rocher,

ekau, sera accueillie, comme un bienfait dans l'abandon où nous a laissé notre gouvernement, au milieu de la crise que nous traversons de nous seuls soutenus, par la résolution énergique et salutaire de la prise d'armes.

Bientôt nous saurons à quoi nous en tenir, car en admettant que M. l'amiral Lainé, ne soit porteur que des mêmes instructions que son prédécesseur, la présence en France de nos délégués, et les interpellations des députés qui se sont chargés de notre défense, forceront le ministère à sortir de son indifférence à notre égard, et à expédier de nouvelles instructions à M. l'amiral.

Notre devoir en ce moment est d'attirer l'attention du public, et d'éveiller en même temps la sollicitude de l'autorité sur un fait qui en se renouvelant plusieurs fois dans un assez court espace de temps mérite qu'on y fasse attention et que l'autorité chargée de veiller à la sécurité de la cité, prenne des mesures pour en atténuer le danger.

Avant hier on a vu sur terre un de nos compatriotes mort d'hydrophobie, à la suite d'une morsure d'un chien enragé, c'est la troisième personne qui a succombé depuis deux mois, par suite de cette cruelle maladie, qui se développe avec plus d'intensité, chez les animaux dans cette saison, et met ainsi en danger la vie des citoyens.

C'est donc à l'autorité à prendre des mesures efficaces et promptes pour empêcher le renouvellement de pareils accidents, en même temps qu'il serait prudent de faire connaître au moyen de la publicité quels sont les premiers remèdes à appliquer en pareil cas et en attendant l'arrivée d'un médecin.

ainsi que le bruit du combat avaient été reconnus par les croiseurs anglais placés plus près qu'on ne le supposait, et qu'ils arrivaient pour secourir leur poste s'il en était tems encore.

Aux ordres pressés, impérieux des officiers, le rocher fut promptement évacué. Deux autres canots qui servaient à la garnison anglaise furent mis à flot et chargés des prisonniers. Kerguelen se détacha le dernier du flanc de l'écueil désormais désert et rendu aux oiseaux marins qui en faisaient leur demeure. Il recommanda aux équipages le silence le plus complet et la plus grande activité dans leurs mouvements. Il fallait profiter des derniers moments durant lesquels le brouillard pourrait servir à cacher leur marche, au moins jusqu'à ce qu'ils eussent gagné l'abri de la côte.

Cette couche épaisse de brume produite, à l'époque des vents froids, par la transpiration de la terre et des eaux, est ordinairement de peu de durée. Déjà les rayons victorieux du jour se frayaient des routes lumineuses à

Si parmi nos lecteurs il se trouve quelque ami de l'humanité compétent en cette matière, nous nous ferons un plaisir de lui ouvrir nos colonnes pour la publication des moyens propres à atténuer l'effet d'un mal, dont on guérit facilement en France, aujourd'hui, grâce à la précaution que prend l'autorité à l'approche des chaleurs de publier l'indication des premiers soins à apporter en pareille occasion.

Guidées par des motifs que nous ne savons comment qualifier, quelques personnes ont cru, ou ont voulu trouver dans notre article publié dans le PATRIOTE du 3 mars, des allusions qui n'y existaient pas. Le rédacteur accepte la responsabilité de tous ses actes, guide qu'il est par l'intérêt public, mais il ne peut laisser passer sous silence des propos tenus par la malveillance et qui tendraient à faire douter de son indépendance, il croit donc devoir faire connaître à ceux qui le désignent comme créature de tel ou tel, qu'il les tient pour calomnieurs, s'ils ne sont induits en erreur par nos ennemis intéressés à semer la division dans nos rangs, et à qu'ils servent d'instruments sans s'en douter.

On lit dans le Nacional :

Neuf heures du soir. On nous apprend qu'il vient de se présenter maintenant un Basque passé. Il dit que le mashorquero, colonel Serrano, est mort par suite des blessures reçues dans le dernier combat du Cerro; que les basques sont fatigués et découragés; que le colonel Silva a détruit complètement une division ennemie, qu'il a surpris à pied, ne s'échappant que le chef et quelques soldats; et que le général Rivera en a battu une autre de l'autre côté de Sta. Lucia, en lui enlevant 5000 têtes de bétail qu'elle conduisait pour l'approvisionnement de la horde du Cerrito.

travers les vapeurs dont les masses fendues, déchirées, éparpillées, s'affaissaient par bandes sur l'océan, tourbillonnaient en flocons fumeux, s'échappaient de toutes parts comme des bataillons en déroute. Des trouées d'un azur éclatant apparaissaient par intervalles au-dessus de la tête des navigateurs, mais sur l'eau autour d'eux, tout était encore ténébreux et confus.

Kerguelen commençait à espérer qu'ils réussiraient à doubler la pointe du Diamant sans être aperçus du vaisseau ennemi dont le profil sombre se dessinait par moment au large dans les éclaircies du brouillard. Mais l'attente du lieutenant fut trompée; l'activité et la perspicacité dont les Anglais ont donné tant de preuves dans leurs guerres maritimes, ne leur firent point faute en cette occasion. A peine Kerguelen eut-il tourné l'extrémité du promontoire que le premier objet qui s'offrit à ses yeux, fut une péniche anglaise qui l'attendait derrière la pointe. Dès qu'elle eut reconnu les Français, elle les salua d'un coup de canonnade à mitraille; mais cette décharge son-

M. Jose Antuña.

Campement du Cerro, 2 mars 1844.

J'aurai désiré que vous ne vous fussiez point rappelé de moi, comme je ne me rappelle d'aucun traître, à moins que je le trouve à portée de recevoir un peu de ce qu'il mérite; mais vous vous êtes mis à prêcher des iniquités et dans la meilleure occasion vous prenez mon nom, vous m'appellez, en croyant que je vais sûrement vous suivre dans votre trahison. Ainsi donc je me vois forcé de vous écrire en réparation des offenses que vous me faites. Je ne vais jamais dans les cabarets, vous ne sortez jamais en campagne, de sorte que nous ne pourrions jamais nous rencontrer.

Vous aurez fait croire à ces gens qui ne vous connaissent pas, que vous étiez familier avec moi et que je suis de votre espèce, lorsque vous m'appellez camarade; il faut qu'ils se détrompent et qu'ils sachent que vous n'êtes qu'un fourbe effronté. Je sers ma patrie depuis que j'ai pu manier une lance et c'était lors de la première guerre avec les portugais. Depuis, et presque toujours on n'a combattu que je n'ai eu le bonheur d'y contribuer, et quoique il y ait eu des revues je n'ai jamais assisté à aucune. Je ne vous ai jamais vu dans aucun combat; mais j'ai appris que vous aviez paru dans plusieurs parades; par conséquent vous ne pouvez être mon camarade.

Quand on fit la révolution contre Oribe, parcequ'il opprimait nos compatriotes, beaucoup de personnes égarées le soutinrent et nous combattîmes en règle: je me mis en campagne et vous restâtes paisiblement chez vous, ainsi nous ne pûmes nous rencontrer; mais dès que Oribe n'a plus eu de soldats, vous avez paru sur la lice, et je suis revenu à mes travaux; vous commençâtes à figurer et moi à travailler, n'étant pas possible qu'il y eût des relations d'amitié entre nous. S'il en était ainsi, lorsque vous portiez les insignes de ma patrie, qu'en sera-t-il aujourd'hui que vous avez trahi? Avec les ennemis du pays qui m'a vu naître, et avec les traîtres on ne peut avoir qu'un moment de relations étroites, c'est dans une mêlée.

Vous me citez un fait dans lequel vous supposez que le général Rivera m'a offensé; quand même cela serait, dites, la patrie m'a-t-elle offensé? Si la troupe de Rosas et Oribe venaient à triompher, qui perdrait, Rivera ou la patrie? Permettez moi de vous dire que vous vous y êtes mal pris. Je n'ai jamais pris les armes pour Rivera, ni pour personne. J'ai suivi ce général parceque je l'ai toujours vu au chemin de l'honneur, servir son pays: ses talents et ses services lui ont donné une place éminente parmi nous, et vous voudriez qu'il n'en fut pas ainsi pour avoir lieu d'exercer vos fourberies. Si dans l'exercice de ses fonctions il m'offensait quelque fois, l'offense serait encore plus grave, que je remplirai avec plus de zèle ses ordres, qui ne tendent qu'à l'extermination des ennemis de la République. C'est ainsi que pensent les véritables

daine ne produisit aucun mal, ayant passé au-dessus du canot de Kerguelen qui était le plus proche.

—Avant, tribord! cria Kerguelen, souquez, enfans!

Deux élan énergiques portèrent l'embarcation française par le travers des Anglais qu'elle accabla par un feu meurtrier admirablement dirigé.

—A l'abordage! commanda le lieutenant, en voyant la confusion qui s'était mise dans le canot anglais, elle est à nous!....

—Capitaine, lui dit à demi-voix Guaric, nous sommes pris entre deux feux, voilà une autre péniche qui sort du brouillard.

Le nouvel ennemi qui s'avangait rapidement vers le lieu du combat, était un grand cutter armé de quatre canonnades; sur l'avant, entre les artilleurs dont la méche étincelait, prête à faire feu, un officier se tenait debout. Dédaignant d'écraser le faible adversaire qu'il avait en face, il cria d'une voix impérieuse.

—Abattez votre pavillon ou je vous coule!

—Au diable, répondit le lieutenant en gringant des dents, ce sera donc de compagnie. Rechargez vos armes, mes amis, et nagez droit dessus.

En ce moment Fontanges traversa la baie, forçant d'avirons et gagnant sensiblement sur l'embarcation qui était attachée à sa poursuite et avec laquelle il échan-

Orientaux, et c'est ainsi que vous n'avez pas pensé, lorsque, parmi nous, vous flagorniez le général Rivera et que vous auriez tout fait pour faire fortune, et pour devenir gens de qualité.

Oribe sans doute vous aura ordonné de m'écrire cette lettre; il pourra vous en demander le résultat par les réponses que vous aurez reçues et qui seront toujours ainsi quand on voudra séduire des patriotes. On ne séduit point ces derniers, M. Joseph, par des promesses et des récompenses, on ne les intimide pas par des menaces et des périls: le seul moyen de les gagner c'est de leur assurer l'honneur et la félicité de la Patrie, la ruine de ses ennemis. Pour cela, si vous voulez qu'on vous écoute quelque fois, prouvez nous par des faits que vous agissez dans ce sens. Oribe, général de l'armée de Rosas, est entré sur notre territoire comme ennemi, après en avoir été chassé comme un tyran et poursuivi comme une brute, un effréminé. Le bien qu'il nous a porté c'est la guerre la plus cruelle qu'ait vue le pays, appauvri et désolé par sa traître ambition. Il a couvert nos familles de deuil, il leur a fait éprouver des misères qu'elles ne connaissaient pas, et tout cela au lieu de causer en nous de la douleur, nous irrite, et nous avons l'espérance que la Patrie sera vengée et que Oribe avec tous les traîtres qui l'accompagnent resteront en menaces dans nos champs. Si par erreur il vous en arrivait ainsi, comptez sur le contentement de—

CALIXTO CENTURION.

FRANCE.

Paris, 13 novembre.

On se rappelle l'expédition du Mexique en 1838 et la prise de Saint-Jean d'Ulloa qui ne servit guère qu'à fournir aux courtisans un texte de flatterie en l'honneur de M. le prince de Joinville. Le traité qui couronna cette campagne belle par son côté militaire autant que déplorable sous ses rapports commerciaux et diplomatiques fut l'objet dans le *Commerce* d'une discussion sévère et persévérante. Après avoir fait suffisamment pour frapper les imaginations françaises par un coup d'éclat, on sacrifia les intérêts de nos nationaux. On ne stipula que des garanties ou illusoires, ou incertaines. Le tems vient encore donner raison à nos observations et à nos critiques d'alors. Nous avons déjà fait connaître le décret du président de la république mexicaine par lequel, portant atteinte au droit général des nations, il interdit aux étrangers le commerce de détail. Ce décret frappe presque exclusivement la France; car à Mexico surtout, comme dans les ports principaux de la république, le commerce de détail est exploité par les Français établis dans ces contrées. Cette mesure, sauvage dans son principe, n'est pas moins inique dans son exécution et dans ses résultats. Ainsi, voi-

geait un feu très vif. Plus loin, le troisième canot chargé de prisonniers était repris par les Anglais.

Le cutter fondit sur le canot français comme un oiseau de proie; il avait manœuvré de façon à le prendre en travers et à le couper en deux avec son avant, sans faire feu, de crainte d'atteindre la péniche anglaise, qui se trouvait placée derrière. Mais cette attaque avorta; Guaric, qui la prévoyait, l'évita par un adroit coup de barre, et lofant tout à coup élongea le cutter dans toute sa longueur.

—Feu! cria Kerguelen, et une décharge générale à brûle pourpoint joncha le pont du cutter de morts et blessés. Les Anglais ripostèrent avec énergie et durant quelques instans les hurlemens des combattans, les plaintes des mourans, les détonations vivement répétées de la fusillade donnèrent à la lutte le caractère d'horreur qui s'attache à toutes les œuvres de destruction.

Kerguelen, après avoir longé le bâtiment anglais avec la rapidité et les ravages de la foudre, s'élança au large de toute la puissance de ses avirons. Fontanges le voyant reparaitre à sa suite, le salua d'un vaillant hurra en agitant sa casquette; mais cette joie prématurée fut bien vite glacée: le cutter voyant sa proie lui échapper, vira promptement de bord et fit feu d'une de ses deux canonnades de l'avant; le coup, trop bien ajusté, ricocha sur une lame et frappa le canot français en plein bois. La frêle

la tout l'effort et toutes les dépenses de 1838 perdus dans un seul jour. Bien loin de craindre la puissance et la colère du gouvernement français, le général Santa-Anna se fait un jeu de violer les engagements qu'il avait pris. Voilà les fruits de la faiblesse et de l'inconsistance politique avec lesquelles on conduit nos affaires.

Pourquoi, d'ailleurs, le général mexicain ne donnerait-il pas carrière à ses vieilles rancunes? N'a-t-il pas entendu parler de nos démêlés avec Buenos Ayres, des agressions impunies de Rosas et du traité Mackau? Cet acte funeste n'a-t-il pas retenti désastreusement dans toute l'Amérique? N'a-t-il pas porté un coup profond à la considération de la France? Lorsque Santa-Anna voit à Montevideo et à Buenos Ayres nos nationaux opprimés, dépouillés, assassinés; lorsque 24,000 Français, colonie vivace et laborieuse aux bords de la Plata, sont abandonnés à eux-mêmes, forcés de recourir à leurs bras pour se défendre et de s'organiser en bataillons de volontaires pour conserver leurs personnes et leurs biens, il n'est pas étonnant que l'on pense, au Mexique, que notre gouvernement ne fera pas plus pour les Français qui y sont dispersés que pour cette masse de nos concitoyens qui étaient allés naturaliser les mœurs, le nom, le commerce de la France dans les plaines de la Bande Orientale. L'affaire du Mexique n'est, nous le disons hardiment, que le contre-coup des fautes et de la mollesse qui ont signalé notre action dans les états de la Plata. Croit-on cependant que ces effets tiennent à une cause particulière? Non. Ils se rattachent au principe et aux nécessités du système. Il faut se résigner à être humble et dédaigné au dehors quand on veut être impopulaire et réacteur au dedans. Les gouvernemens nationaux ont seuls la force de se faire respecter. Aussi le nôtre a-t-il donné partout à ses agents, pour instructions générales, de ne jamais lui faire d'affaires dans les pays étrangers. Un consul énergique serait promptement désavoué, ou du moins tomberait en disgrâce. Tous les savent, et c'est pourquoi, sauf quelques exceptions, nos exportateurs, nos voyageurs trouvent dans nos légations et dans nos consulats un accueil presque toujours plein d'hésitation et d'inquiétude, et manquent dans leurs plus justes démêlés de cette protection que les agents anglais accordent toujours avec énergie et dévouement à toutes les plaintes, à tous les griefs de leurs compatriotes.

Notre système intérieur réagit donc dans toute son étendue sur notre système extérieur. Le commerce sent profondément cette absence de protection dont nous parlons ici. La voix de nos exportateurs est unanime là-dessus; mais nous ne cesserons de le leur répéter: toute politique porte ses conséquences comme tout arbre ses fruits. Un cabinet national pourrait seul relever l'ascendant du pavillon français et lui rendre son prestige. C'est pour cela que dans l'intérêt même du commerce, notre opposition ne s'arrêtera que quand nous aurons un cabinet national.

[Commerce.]

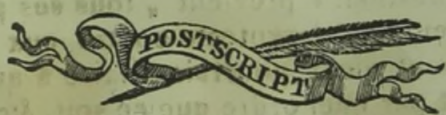
embarcation pirouetta sur elle-même, comme un homme frappé au cœur, plongea et disparut sous les flots avec tous ceux qu'elle contenait.

Quand le lieutenant Kerguelen reprit ses sens, il fut long-tems avant de se rendre compte de sa situation. Subitement englouti sous les flots, il se retrouvait couché sur une surface unie et solide. Au dessus de lui s'élevait dans un azur brillant, l'échafaudage immense de la mâture d'un vaisseau, et quand ses yeux s'ouvrirent tout à fait, le premier objet qui les frappa fut le pavillon de saint Georges se déroulant majestueusement en replis bariolés au dessus de sa tête. Le jeune lieutenant se sentit si faible qu'il ne put se lever, mais il frissonna convulsivement en reconnaissant qu'il était couché sur le pont d'un navire ennemi; un officier se pencha alors vers lui et lui tâta le pouls.

—Où suis-je? demanda Kerguelen d'une voix éteinte.

—Sur le Caledonia, répondit froidement l'aide-chirurgien en mauvais français, vous êtes prisonnier de guerre.

Fontanges, témoin désespéré de la perte de son ami, n'avait pu tenter de lui porter un secours d'ai leurs impuissant, ayant lui-même à sauver le canot qu'il commandait. Cependant il avait vu le cutter s'approcher de l'endroit où l'embarcation avait coulé et y recueillir quelques victimes se débattant encore au milieu des flots. Il avait vu Guaric revenir sur l'eau, soutenant d'un bras Kerguelen évanoui



Nous sommes heureux, d'apprendre et d'annoncer à nos lecteurs, que la réunion des officiers des Volontaires a eu lieu aujourd'hui à trois heures en présence de S. E. M. le ministre de la guerre, et a eu pour résultat de resserrer l'union et la bonne harmonie qui existent entre la légion et ses chefs.

L'heure avancée ne nous permet pas de nous procurer des détails pour les transmettre au public.

NOUVELLES DIVERSES.

— Tandis que les feuilles allemandes attribuent la dernière tentative insurrectionnelle de Bologne à la *Jeune-Italie*, celle-ci publie dans le numéro 12 de l'*Appostolato Popolare*, journal italien paraissant à Paris, que ce mouvement n'a pas eu de suite parce qu'aux efforts des patriotes italiens sont venus s'adjoindre les agents de la politique russe, dont le but était de porter au trône d'Italie le duc de Leuchtenberg, fils du prince Eugène Beauharnais, et beau fils de l'empereur Nicolas.

— On se rappelle que le trompette Escoffier, des chasseurs d'Afrique, qui, dans le combat du 22 septembre contre les troupes d'Abd-el Kader, céda un cheval à un adjudant major démonté et fut fait prisonnier par les Arabes. Le *Moniteur de l'Armée* annonce que le roi vient de lui accorder la croix de la Légion d'Honneur. Puisse ce brave militaire être bientôt rendu à ses compagnons d'armes!

— L'*Univers* renferme d'intéressants détails sur nos missions. Celle de Maduré vient d'éprouver deux pertes douloureuses. Les pères Faurie et Garnier ont succombé victimes de leur zèle et des malignes influences d'un climat fatal aux Européens. Ce dernier avait bâti une grande et belle église à Trichinopoly et une autre à Maduré. A Corée, l'évêque Imbert et ses deux missionnaires, MM. Mauban et Chasten, ont été décapités avec 70 chrétiens; 180 autres ont été étranglés. Deux autres missionnaires sont incontinent partis de la Chine pour aller prendre la place des martyrs. Deux pères des Missions Etrangères, MM. Chopard et Beauvy, avaient été envoyés aux îles Nicobar: le deuxième a été assassiné. Le navire espagnol *Victoria*, ayant à bord 20 prêtres espagnols, a touché à Singapour, allant à Manille. On vient de poser à Singa-

et nageant vigoureusement vers le bâtiment anglais sur lequel tous deux furent promptement transportés. Rassuré au moins sur la vie de son ami, le jeune enseigne avait forcé d'avirons, et grâce à la vitesse de son canot, s'était trouvé bientôt hors de portée des décharges répétées de ceux qui le poursuivaient. Il arriva trempé, noir de poudre, pâle de douleur, à bord de l'*Amphitrite* où il informa brièvement son commandant du succès de l'attaque du Diamant et de la perte du canot-major. En apprenant la conduite intrépide de Kerguelen et le triste dénouement de l'entreprise, le capitaine Trobriant fut vivement affecté. Il pensa un instant que sa sévérité avait peut-être porté le jeune officier à s'exposer témérairement; mais les péripéties nombreuses du siège, les événements plus graves où sa propre responsabilité se trouva bientôt exposée ne tardèrent pas à distraire l'esprit du marin d'un chagrin auquel se joignirent d'autres souffrances plus vives et plus personnelles.

Ce serait une tâche longue et douloureuse que de retracer en détail les épisodes de cette guerre funeste qui finit par la prise de possession de la plus florissante et de la plus forte des Antilles françaises, par les troupes du général Beckwith; tous ceux qui ont suivi avec intérêt les phases variées de l'existence de ces colonies, dont la conservation justement appréciée coûta jadis tant de sang à la France qui les immole si facilement aujourd'hui; tous ceux qui ne

pour la première pierre d'une nouvelle église. La reine des Français a souscrit pour 4,000 fr.

— L'*Insulaire*, journal de l'île de Corse, annonce le prochain transport des restes mortels de Paoli à Corte, et publie la première liste de la souscription ouverte pour faire face à cette dépense et à celle d'un tombeau. « Paoli, dit cette feuille, qui est allé mourir sur la terre étrangère alors qu'il désespérait d'assurer notre indépendance, ne peut à tout jamais être éloigné de notre pays. L'erreur d'un moment ne peut prescrire contre une existence entière dévouée à ses compatriotes. Ses dépouilles nous appartiennent; la pensée de les revendiquer, de leur accorder une sépulture qui rende sa mémoire plus présente au milieu de nous, et d'élever au défenseur de l'île un monument si noblement gagné, doit être la pensée de tous les vrais fils de la Corse. »

— La femme d'un ouvrier tapissier employé chez M. Lenoir, tapissier rue Saint Antoine, est accouchée, il y a trois semaines, de trois enfants bien portants, qu'elle nourrit elle-même. La femme N... a 27 ans; elle avait déjà nourri quatre enfants; elle a donc en ce moment sept garçons vivants, dont l'aîné approche de sa neuvième année; les trois derniers ont vingt-deux jours.

Au moment de leur naissance, comme on n'en attendait qu'un, il ne se trouvait qu'un berceau et qu'une layette. En un instant, la charité des voisins, tous honnêtes ouvriers, improvisa layettes et berceaux. Le père, par un sentiment de délicatesse, n'avait pas, dans le premier moment, annoncé chez son maître sa triple paternité. Lorsque son patron en fut informé, il s'empressa d'offrir des layettes; on n'en avait plus besoin.

Une dame offrit à la mère de payer les mois de nourrice d'un des nouveaux-nés. « Ah! madame, répondit-elle, lequel choisirais-je? » Quelques voisins représentaient au père qu'il pourrait s'adresser au bureau de bienfaisance. « Non, répondit-il; j'ai de l'ouvrage: il n'y a pas de ça tant à donner! » Nous reproduisons ces nobles paroles: elles n'ont pas besoin de commentaire.

[*Démocratie Pacifique.*]

Mr. le Rédacteur,

Nous ne doutons pas que vous ne vous empressiez de publier dans une des colonnes de votre estimable journal les observations ayant pour but de signaler à qui de droit des abus dont la gravité si elle n'était immédiatement réprimée, pourrait avoir les plus fâcheux résultats l'harmonie, la bonne union, nous sont indispensables, car une dissension parmi nous ce serait livrer nos têtes à un féroce ennemi, qui en profiterait pour nous décimer plus facilement. Voici le fait:

Hier à une heure de l'après-midi, la 2^e compagnie du 1^{er} bataillon de la Légion des Volontaires, se rendait au Cimetière pour rendre les derniers devoirs à un de ses frères d'armes décédé à l'hôpital, le cortège marchait en bon ordre et sur deux rangs, l'arme sous l'avant-bras droit; lorsque à la hauteur du café de l'Immortel, un

croient pas, comme les centralisateurs du coin du feu, que la patrie n'existe plus au delà du clocher de leur commune, et que les couleurs françaises déteignent aux rayons du soleil des tropiques, tous ceux-là, disons nous, savent par quelle fatalité persévérante la Martinique, qui avait si glorieusement résisté sous Rochambeau, succomba un mois environ après les événements que nous venons de raconter.

Un débarquement de forces considérables effectué dans la baie du Robert, au vent de l'île, introduisit l'ennemi dans le cœur de la colonie et le mit à même d'attaquer à revers les positions qui défendent le Fort-Royal. Deux combats eurent lieu, l'un à la rivière Léopard, l'autre au morne Surirey. L'immense supériorité des forces des Anglais ne permit de retirer aucun fruit de ces luttes partielles. En même temps, la flotte de lord Cochrane pénétrant dans la rade s'empara de l'Îlet-à-Ramiers, s'embossait devant le Fort-de-France et le canonait d'un feu si vif que les troupes furent obligées de l'abandonner pour se retirer au fort Desaix: la situation de cette citadelle sur un morne élevé, dominant la ville et la rade, devait contraindre à prolonger la défense.

Là finit la carrière de l'*Amphitrite*: bloquée dans la baie par l'escadre anglaise, cette belle frégate ne pouvait sortir et se trouvait ainsi hors d'état d'être utile; l'amiral l'avait fait retirer dans le port du carénage, de crainte qu'elle ne fût enlevée en rade par les poeiches anglaises.

officier de police pâle, les vêtements en désordre et le sabre nu, se précipite dans ses rangs, en implorant son secours; ils étaient français, ils savaient ce qui leur restait à faire, le cortège s'arrêta, l'on mit la bayonnette au canon et l'on vit au même instant une populace furieuse et armée de bâtons, de sabres et bayonnettes, se précipiter mais s'arrêter tout à coup devant la compagnie, ils ne purent cependant s'empêcher de proférer des menaces dont nous eûmes notre plus grande part: l'épithète de *rufian* et *gringo* pleuvant sur nous de toutes parts, nous nous tûmes, c'est notre vertu première. Enfin l'ont fit malgré toutes leurs menaces, conduire cet officier sous escorte jusqu'au bureau de la police, et le cortège se remit aussitôt en marche.

Nous ignorons encore quels sont les griefs qui ont si gravement compromis l'existence de cet officier: et nous ne pouvons cependant nier que réels ou faux, cette poursuite à main armée, est plus que scandaleuse, elle est criminelle.

La justice sait punir lorsqu'il y a lieu, et ce n'est point au peuple à s'ériger en juge et en bourreau: il n'y a qu'un cas exceptionnel, celui-là il faut le réserver aux rois despotiques et aux ministres prévaricateurs!!!

Nous profitons (quoique avec un vif sentiment de douleur) de cette malheureuse circonstance, pour rappeler que ces événements se succèdent depuis quelques jours avec une effroyable impunité: nous avons vu des hommes appartenant à la Légion Italienne (nous nous plaisons à croire que ce ne peut être que quelques cerveaux brûlés) parcourant les rues le soir armés de sabres, bâtons et couteaux: ils se réunissent le plus souvent dans les établissements publics, quel est leur but? nous l'ignorons. Quoi que déjà il y ait eu quelques victimes, nous signalons ces faits à l'autorité supérieure, afin qu'elle prenne des mesures sévères, contre ceux qui tenteraient de troubler l'union et la bonne harmonie; car des rixes particulières, occasionneraient des rixes générales, et alors que deviendrions-nous, quelles en seraient les conséquences?

Agreez, etc.

PETIT DE GRANVILLE.

AVISO.

AMA DE LECHE.

Hay una jóven de nacion Italiana, que desea criar, sea en su casa ó en la de la criatura, el que la precise ocurra afuera del Mercado, pasando la plaza sobre mano izquierda en las primeras casillas de madera, número 99.

NOUVEAUX AVIS.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Les demoiselles Lesueur ont l'honneur de prévenir les parents de leurs élèves et ceux qui voudraient bien les honorer de leur confiance, qu'elles ont transféré leur Institution rue du 25 de mai 199. La maison de cet Institut est une des plus vastes et des plus commodes. On y reçoit des pensionnaires, demi pensionnaires et des externes dont

Lorsqu'on fut contraint d'évacuer le fort d'en bas, l'*Amphitrite* devait nécessairement tomber aux mains de l'ennemi, et l'amiral Villaret ne voulant pas leur faire un aussi beau présent, prit le parti désespéré d'ordonner qu'on brûlât la frégate. Le capitaine Trobriant s'efforça vainement d'obtenir de l'amiral la permission de tenter de sauver son navire en s'échappant la nuit, se faisant fort, disait-il, de passer à travers toute l'escadre anglaise. L'amiral fut sourd à ses supplications, et le brave commandant fut réduit à contempler, les bras croisés, l'incendie de son bâtiment.

Ce fut par une mélancolique soirée que le commandant, accompagné de son premier lieutenant Fontanges, et du reste de son état-major, monta péniblement la rampe escarpée qui conduit au fort Desaix, à la suite des effets et des caissons d'artillerie qu'on transportait d'un fort l'autre. Derrière les officiers marchaient tristement, baissant leurs fronts hâlés, les marins de l'*Amphitrite*, réduits désormais, comme leur capitaine, à faire le service de terre. Arrivés à mi-côte du morne, à l'endroit où il coude, sous ce grand acacia qui ombrage aujourd'hui le repos des promeneuses au morne Bourbon, le capitaine Trobriant s'arrêta pour jeter un dernier regard sur sa glorieuse *Amphitrite*.

(La suite au prochain numéro.)

éducation, pour être rendue plus prompte et plus complète, est principalement soignée par les maîtresses de pension, qui s'attachent toujours à mériter l'amitié reconnaissante de leurs élèves et à justifier la confiance de leurs parents.

Ces dames préviennent encore qu'elles ont reçu un assortiment de fausse bijouterie, de rubans et soieries pour chapeaux, canevases, lainos, chenilles soies à broder, comme aussi les livres nécessaires à l'éducation de la jeunesse.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Le sieur Gourgues Md. tailleur a transféré son domicile de la rue del Cerrito 176 rue du Rincon n° 214.

Il fait et fournit tout ce qui concerne son état, pour civil et militaire dans le goût le plus moderne à juste prix.

AVIS DIVERS

A VENDRE.

La pulperia la plus achalandée, rue des Trente-trois n° 190, esquina de celle de Buenos Ayres. S'adresser pour traiter à monsieur Michel Ovenard, négociant.

AVIS.

Dans la rue des Trente-Trois, numéro 110, en face du café du Commerce, on vend de la glace, depuis onze heures du matin jusqu'à 10 heures et demie du soir, on vend aussi de la neige à toute heure du jour.

Se ha perdido per la strada della Buena Vista un passaporto con una matricula e vario altro carte, si pregha la persona che le abbia incontrato di portarle dal signor Consule Sardo, che sarà gratificato.

AVIS.

L'association qui existait entre les rs. Jh. Dutch y Jn. Bertrand, propriétaires du café de Paris, situé dans les rues de Missiones y du Cerrito, est dissoute; le Sr. Bertrand restant chargé de l'établissement en question, et de la liquidation de toutes leurs affaires antérieures. Montevideo le 15 février 1844.

A VENDRE.

Une belle clarinette en UT de Nermann, à 13 clefs. S'adresser chez Mr. Ribes, 312, rue 25 Mai.

AVIS.

Monsieur Bosson est prié de passer dans la rue du 18 Juillet en sortant du marche No. 14 pour affaire qui l'intéresse.

AVIS AU PUBLIC.

Le sieur Maingelle, Barbier, rue du Rincon No. 7, (cité de St. Gabriel) près du fort vient de recevoir de France un bel assortiment de sangsues. Les personnes malades qui en auraient besoin peuvent s'adresser à lui: il fournira lesdites sangsues à un prix plus modéré que de coutume.

A los que padecen de callos, juanetes &c. &c.

Una señora, posee un medio de curar estos padecimientos, cuya eficacia es reconocida por una larga experiencia, tiene el honor de anunciar a las personas que quieran honrarla con su confianza de pasar a su domicilio.

Diríjase a Mma. Andreau, fonda del Comercio, 89, calle de las Piedras.

AVIS.

Une dame possédant un procédé éprouvé par de nombreuses expériences, pour la guérison des cors, oignons, durillons, &c., informe le public qu'elle se transportera au domicile des personnes qui lui feront l'honneur de l'appeler. S'adresser à Mme. veuve Andreau à l'hôtel du Commerce numéro 89 calle de las Piedras.

AVIS.

CONSERVES ALIMENTAIRES.

On trouvera chez MM. Portal Freres, rue tuzingo, autrefois rue S. Jean, num. 32, un grand assortiment de conserves alimentaires de J. Colin de Nantes, a des prix très modérés.

AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. Pabbe Paul, rue de 25 mai n° 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Taboada. Histoire de Napoleon avec portraits, plans de bataille etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géodesie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'Arpentage, le nivellement, la Géographie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Oeuvres complètes de Mirabeau, Histoire de la révolution française par Thiers. Cartes géographiques séparées. Matemáticas. Gramática de Chantreau.

A vendre d'excellent beurre frais de la prevalence, en boîtes, ainsi que diverses confitures assorties. S'adresser chez messieurs Chauvin et Desmaries, rue du 25 mai n° 286.

AVIS.

Les personnes qui auraient des comptes ou des intérêts quelconque à régler par suite du décès du Sr. Elie, appartenant à la compagnie de ruffeurs de la Legion, ex-sergent de voltigeurs, decede le 9 courant des suites d'une blessure reçue au champ d'honneur.

Sont priés de s'adresser à l'Etat Major de la Legion des Volontaires.

Avis aux amateurs de bon fromage. Au Pavillon Français, rue Sarandi n° 309 et 311 vis à vis l'Etat-Major de la Legion.

On a reçu de France, fromage de Rocfort, idem de Gruyère, idem de Hollande, saumon, sardines, andouilles de Nantes, et autres articles de comestibles.

AVIS.

La personne qui a trouvé un portefeuille contenant une bapette, un congé de service et autres papiers, est priée de le remettre au bureau du Patriote.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Larcher bottier, rue de Sarandi numéro 175.

Tient magasin de chaussures de France confectionnées par les meilleures maisons de Paris, telles que bottes, bottines et souliers pour hommes et pour dames, confectionne également toute sorte d'ouvrages en marchandise de France le tout à des prix modérés.

AVIS.

Aux débiteurs de l'armement du brick l'Indien. M. Frémont, ex capitaine du brick français l'Indien, de Rouen, ayant fait publier dans le Patriote du 16 de ce mois un avis fort original, dans lequel, entre autre choses étrangères

à la question, il prévient « tous ses passagers et agents qu'il proteste contre eux pour tout paiement qu'ils pourraient faire à qui que ce soit et par quel ordre que ce soit, &c. &c.... le capitaine Frémont étant seul possesseur de leurs contrats et ayant traité avec chacun d'eux par actes ou avec ses agents. » Les soussignés, en leur qualité de consignataires dudit brick l'Indien et de mandataires des armateurs, s'empressent de prévenir ces mêmes passagers ou leurs agents, et en general tous les débiteurs de l'armement de ce navire, à quelque titre et pour quelque cause que ce soit, qu'ils s'opposent formellement, et par le présent avis, à tout paiement de créances entre les mains de l'ex capitaine Frémont, contre lequel une instance vient d'être formée par les soussignés devant M. le juge du commerce de cette ville pour la restitution immédiate des contrats dont M. Frémont ne craint pas de s'avouer possesseur.

Montevideo, 18 janvier 1844.

ISABELLE et fils.

Nous recevons de monsieur le capitaine Frémont, qui est en ce moment à Buenos Ayres une protestation contre l'insertion ci-dessus, qu'il se propose de réfuter à son retour.

Nous recommandons à nos lecteurs et à tous ceux qui veulent étudier et connaître à fond le système politique du dictateur de Buenos-Ayres; l'ouvrage intitulé :

ROSAS Y SUS OPOSITORES.

PAR D. JOSE RIVERA INDARTE

Un vol in 8. ° de 460 pages.

Contenant en quatorze chapitre l'histoire du débat sur le blocus de ce port par l'escadre de la "mas horca", l'intervention anglo-française, les principales questions entre Rosas et les divers partis qui lui sont opposés depuis 1829 jusqu'à ce jour.

Les principaux actes de l'administration de D. Bernardino Rivadavia.

Augmente des biographies des généraux D. Fructoso Rivera, Paz, Lamadrid, Lopez; de M. le ministre Pacheco, de D. Jose Rivera Indarte, de Pedro Angelis, Nicolas Mariño et Juan Manuel Rosas, termine par les tables de sang.

Cet ouvrage fort recommandable, contient aussi d'excellentes citations de Jules Janin l'un des rédacteurs du Journal des Debats et le plus spirituel de nos feuilletonistes.

Se vend à la librairie de D. J. Hernandez

AVIS.

Tous les individus qui voudraient faire partie d'un corps dont la formation a été autorisée par l'autorité supérieure et qui est exclusivement destiné à la défense des premières lignes, peuvent se présenter des aujourd'hui, chez le commandant Raymond, en face de la Chapelle du Cordon. Ils jouiront de la double ration et de tous les avantages accordés aux mêmes compagnies.

Le Propriétaire-Gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No 34